TOUTE MA VIE

MISTINGUETT

—

TOUTE MA VIE

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2026

ISBN 978-2-283-04355-4

À Marcel Bourgeois

Introduction

par Bruno Fuligni

« Mes jambes elles-mêmes – les plus belles jambes du monde ! – sont sorties de ma tête », avoue-t-elle en un raccourci étrange, typique de son langage.

Ces jambes, célèbres dans le monde entier, ont été assurées jusqu'à trois millions de dollars – du moins, Mistinguett l'a laissé dire, ce dont elle s'amuse dans ce livre. Chanteuse, danseuse, meneuse de revues, directrice artistique du Moulin Rouge en 1925 ou « cheffesse » comme elle préfère se présenter, elle sera aussi actrice de cinéma, femme d'affaires redoutable et espionne. Elle a presque tous les talents, mais précise tout de même à ses lecteurs qu'elle ne va « pas faire un travail d'écrivain : mon métier c'est le music-hall ; les aigrettes, les plumes, les filles en régiment qui montent leurs jambes à la verticale et les garçons maquillés, bien habillés, qui sourient vers le premier rang d'orchestre. Mon métier c'est ça,

rythme et mouvement, agitation sur la scène aux tempos des grands orchestres. Je voudrais qu'on retrouve tout cela dans mon livre, même suivant la ligne décousue d'une revue de music-hall. Je vous dis que ce n'est pas un métier d'écrivain. »

Pourtant, la tentation de raconter sa vie est ancienne. « Un bouquin, Miss ! Vous écrivez un bouquin, maintenant ? Mais à quelle heure trouvez-vous le temps de faire tout ça ? » l'interpelle-t-on dans *Candide* du 17 mars 1927.

« Ah ! je l'ai entendue, cette phrase, depuis que les journaux ont annoncé que j'allais publier quelques souvenirs sur ma carrière ! » peste-t-elle, avant de raconter son quotidien, ses journées chargées, ses lettres et visites d'admirateurs éperdus, ses nuits de strass et de paillettes qui s'achèvent dans les lieux à la mode où il faut se montrer… Comment avoir le temps de rédiger ses Mémoires dans ces conditions ?

Jeanne-Florentine Bourgeois *alias* Mistinguett écrit peu en vérité, même si ses lettres privées témoignent d'une certaine verve et d'une parfaite orthographe, acquise chez les sœurs de la Providence où elle était scolarisée. Mais ses chansons ne sont pas d'elle : même si elle y met parfois son grain de sel, jusqu'à improviser une variante ou glisser dans une strophe un slogan publicitaire rétribué, *Mon Homme*, *Ça c'est Paris*, *Moi, j'en ai marre*, *Je cherche un millionnaire* sont

œuvres de paroliers de talent dont elle sait s'entourer, comme Albert Willemetz, Lucien Boyer ou Jacques Charles.

Pourquoi ne pas procéder de même pour ses Mémoires ? Après des années de tâtonnement, elle choisit de dicter ses souvenirs à un rédacteur anonyme équipé d'une machine à écrire, laissant à quelques journalistes le soin de tout mettre en ordre, sous sa direction artistique éclairée. Parmi eux, Pierre Lazareff qui, avant de lancer *France-Soir* et de nombreux autres titres, a été son secrétaire.

C'est ainsi que les souvenirs de Mistinguett sortent enfin en feuilleton dans *Le Parisien libéré* à partir de novembre 1953, puis en librairie en 1954, sous le titre *Toute ma vie*, aux éditions Julliard. Le succès est tel qu'on en publie deux tomes : le premier très personnel, reprenant plus ou moins un texte établi avant guerre, le second plus décousu, amusant tout de même.

« Écrire ce livre, c'est pour moi, au fond, le meilleur moyen de rester auprès du public », explique la Miss au soir de sa carrière, qu'elle revit intensément dans ses pages : sa conquête de la scène au temps du café-concert, sa découverte du music-hall, ses amitiés et rivalités avec les divas de son temps, son grand amour pour Maurice Chevalier, ses jeunes amants de remplacement qui ont pour noms Earl Leslie, Georges Carpentier, Lino Carenzio, Carlos Machado, Jean Gabin ou

Georges Guétary, ses crises de jalousie, ses tournées triomphales à travers l'Europe et l'Amérique, tout cela défile en une revue endiablée de boys et de girls qui relègue au fond du décor les désolations des deux guerres mondiales.

Elle ment bien sûr, souvent par omission, parfois en falsifiant purement et simplement la vérité. Les notes de bas de page pourront rétablir les faits, à partir de son dossier de police aujourd'hui accessible aux archives de la Préfecture, mais il n'est pas anodin que la vedette dissimule ce qui lui est le plus intime : sa date de naissance d'abord – le 3 avril 1875 – qu'elle ne révèle jamais et qui ne figure même pas sur son passeport, mais surtout la réalité d'une jeunesse misérable à Enghien et au triste carrefour de la Pointe-Raquet, dont l'enfant se dira « princesse », à Soisy-sous-Montmorency, dans l'ancien département banlieusard de Seine-et-Oise. Sobrement, « j'ai envie de dire que je n'ai pas eu d'enfance », glisse-t-elle en un aveu terrible, tout comme elle minimise les concessions de ses débuts à la scène, quand elle vit plus des messieurs en goguette que de ses cachets. Et il n'est pas insignifiant non plus que, dans les clichés qui illustrent l'édition originale, « la photographie préférée de Mistinguett » la montre en larmes, étouffant d'un sourire naissant de tristes réminiscences.

Femme aux secrets, Mistinguett n'évoque que très brièvement, et presque à la blague, son apport aux services de renseignement français durant la Première Guerre mondiale – si bien que ses biographes ont longtemps cru qu'elle affabulait. Un témoignage du général Gamelin déclassifié en 2006, confirmé par d'autres archives, m'ont permis d'établir que non seulement elle avait œuvré avec brio pour le 2e Bureau, mais que c'est grâce à elle qu'a été remportée à l'été 1918 la seconde bataille de la Marne, qui a sauvé la France de la défaite : sa liaison avec un prince allemand qu'elle rencontrait en Suisse lui a permis de donner à l'état-major le point exact de l'offensive, qu'on attendait beaucoup plus loin au nord, en Picardie. Si bien que le 5 janvier 2026, pour le 70e anniversaire de sa mort, la Direction du Renseignement militaire (DRM) et la Direction générale de la Sécurité extérieure (DGSE) ont rendu publiquement hommage à l'agente Mistinguett, si longtemps oubliée de ce point de vue : à ses obsèques, en 1956, Arletty, Fernandel et Tino Rossi étaient avec la foule des Parisiens à la Madeleine, mais on n'y vit aucun représentant de l'État ni de l'armée pour saluer l'espionne trop discrète, qui chantait *En douce* et savait se faire « petite, toute petite » quand il le fallait.

Le seul point délicat que Mistinguett assume, c'est son avarice, mais elle est de notoriété

publique. « On dit / Que j'lâch' pas mes pépètes », chante-t-elle d'ailleurs dans *C'est vrai*, et sans doute la peur de manquer poursuit-elle la princesse pauvresse de la Pointe-Raquet jusqu'à la fin de ses jours, malgré le succès, malgré les millions. Les archives du Moulin Rouge croulent ainsi de factures impayées et lettres de relance, comme ce courrier recommandé et agacé de Jeanne Lanvin peinant à faire payer ses chapeaux, le 30 décembre 1931 : « Ma lettre du 16 courant étant restée sans réponse, je viens vous en renouveler les termes, car, comme je vous l'écrivais, il est de la dernière importance que votre compte soit réglé pour la fin de l'année. »

D'autres fournisseurs, toutefois, ont su se montrer plus arrangeants. « Je m'excuse, Mademoiselle, de vous avoir dérangée un soir dans votre loge, bien inutilement, et je vous remercie de tout le plaisir que m'a procuré ce petit entretien que nous avons eu ensemble », lui écrit ainsi Eugène Colombat le 30 janvier 1925, sur le plus beau papier à en-tête de sa « manufacture de lingerie, layette, colifichets » et « confection pour dames »…

« Vous allez me prendre pour un collégien mais je vous dirai que c'était la première fois que je pénétrais dans une loge d'artiste ! et pour une première fois, pénétrer dans la vôtre, et vous approcher de près !

« Que de joie et de bonheur tout à la fois pour un vieil admirateur de Mistinguett, la reine de nos revues parisiennes !

« En souvenir de cette soirée, et surtout de vous-même, j'aurai de grands mercis à vous dire, si vous vouliez bien me donner votre photographie signée – et j'ai encore autre chose à vous demander, mais ceci à un point de vue commercial tout à fait, c'est votre tour de poitrine… »

La demande serait offensante si le mielleux adulateur ne proposait pas de mettre ses ateliers au service de la vedette tant vénérée : en effet, précise-t-il, « à votre intention, je fais faire une petite pièce de lingerie que j'espère vous voudrez bien accepter »…

La Miss accepte implicitement en envoyant sa photo dédicacée, comme nous l'apprend une seconde lettre, datée du 11 février 1925 : « Je suis très sensible à ce souvenir de vous qui aura désormais sa place dans mon salon, où votre grâce et votre beauté présideront. » Mistinguett recevra « l'objet en question » la semaine suivante sans bourse délier, tout comme deux ans plus tard elle réglera l'importante question des manteaux de fourrure.

« Chère Mademoiselle », lui écrit en effet le fourreur de luxe Simon Schwartz le 7 avril 1927, j'ai l'avantage de vous faire remettre en même temps que la présente un vêtement veau mort-né

noir et banc, que je me fais un plaisir de vous offrir gracieusement.

« En échange, il est entendu que pendant l'année qui vient, c'est-à-dire du 15 avril 1927 au 14 avril 1928, vous vous fournirez exclusivement chez moi au *prix coûtant,* je m'y engage, et que vous m'autorisez pendant cette même période de faire sous votre nom toutes les publicités que je désire comme fournisseur attitré de Mademoiselle Mistinguett. »

Reine du music-hall, elle accorde ainsi des privilèges, tout comme la reine d'Angleterre autorise des artisans choisis à se prévaloir de son *appointment*. Quand ses souvenirs seront traduits en anglais, Mistinguett aura d'ailleurs la joie et l'honneur d'être présentée à Elizabeth II, couronnée en 1952 : rencontre au sommet qui marque la consécration de la petite « princesse de la Pointe-Raquet », parvenue tout en haut de la hiérarchie sociale.

Riche et célèbre, Mistinguett n'en reste pas moins simple et directe, vacharde et drôle, pétulante et insolente. Ses Mémoires témoignent d'un tempérament vif et d'un sens de la vie « épatant », pour reprendre un mot de son temps. Ils nous racontent aussi les joies et les drames d'une époque révolue, où les femmes allaient chapeautées et gantées, quand elles ne virevoltaient pas en pyjama de soie dans l'euphorie du champagne.

Drôle d'autobiographie, sans rigueur ni dates précises, emplumée d'anecdotes et de bons mots, mais si évocatrice d'un destin singulier dans un monde hostile qu'il a fallu dompter. Comme nous le confie Mistinguett, « si je cherche dans ma mémoire, je vois la vie comme un songe. Il n'y a pas de transition entre mes souvenirs de rêve et mes souvenirs de vie. Dans mon cinéma intérieur, tout se mêle à en perdre l'esprit. Si j'ai vécu mes rêves, c'est d'ailleurs parce que j'ai su rêver ma vie ».

Bruno Fuligni,
auteur de *Mistinguett,*
la danseuse qui a sauvé la France
(Éditions Buchet-Chastel)

Antibes, juillet 1953.

Depuis des années tout le monde me demande d'écrire mes Mémoires. *J'ai toujours refusé parce qu'un livre de ce genre, ça ne peut se faire que lorsqu'on a fini sa vie… et ma vie, je la recommence tous les jours. Je meurs quand je meurs et je ne suis pas encore morte, j'en arrive à croire que je ne mourrai jamais. Et pourtant il fait chaud dans le jardin et mon secrétaire transpire devant la page blanche qui se noircit au fur et à mesure que je dicte.*

Écrire ce livre, c'est pour moi, au fond, le meilleur moyen de rester auprès du public : mon public est partout, celui des Folies, celui du Casino, celui des tournées internationales, mais surtout celui de mes débuts, aux Trianons, à l'Alcazar d'Été et à l'Eldorado, ce public dont je parlerai dans ce premier volume de mes souvenirs puisque c'est « toute ma vie » que je donne ici.

Je voudrais dire également que je ne vais pas faire un travail d'écrivain : mon métier c'est le music-hall ; les aigrettes, les plumes, les filles en régiment qui montent